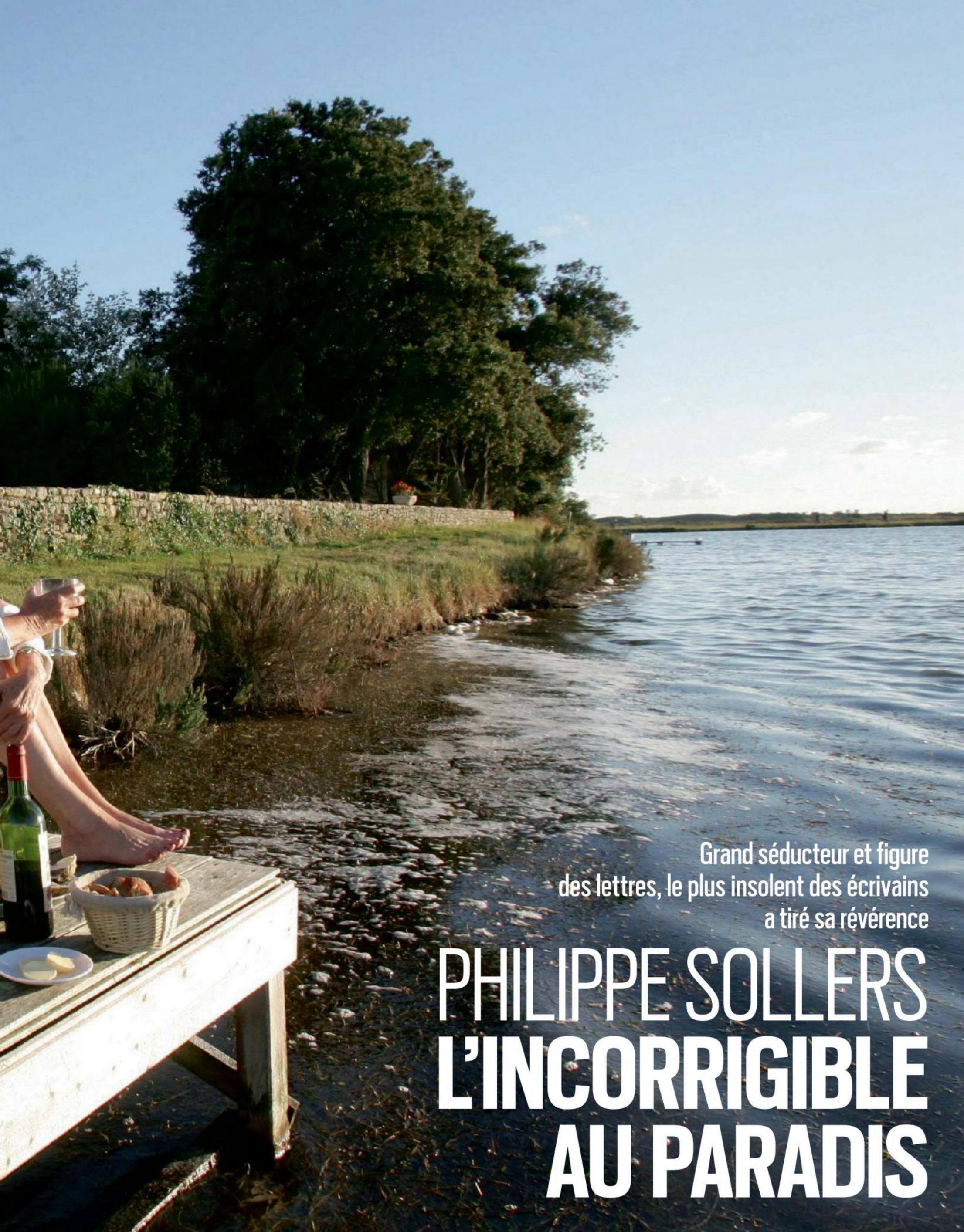


Jusqu'au crépuscule, il aura savouré les raffinements de la vie. À son vrai nom, Joyaux, il a substitué à 22 ans le pseudo Sollers, du latin « sollus » et « ars », tout à fait habile. Le milieu littéraire succombe aussitôt au charme de sa plume. En fondant les revues « Tel quel » et « L'Infini », l'essayiste et romancier prend la tête de l'avant-garde des années 1960. Critique érudit et malicieux, inclassable esthète, l'homme au porte-cigarettes célébrera toutes les beautés, celles de l'esprit et celles des sens. Il nous quitte, le 5 mai à 86 ans, au milieu du printemps, lui qui parlait si bien des fleurs.

PHOTO BERNARD WIS / RÉCIT YANN MOIX

Avec son épouse depuis 1967, la psychanalyste Julia Kristeva, sur le ponton de leur maison de l'île de Ré, en 2005.





Grand séducteur et figure
des lettres, le plus insolent des écrivains
a tiré sa révérence

PHILIPPE SOLLERS L'INCORRIGIBLE AU PARADIS

Par Yann Moix

C'est la première, la toute première fois depuis 1936 que Philippe Sollers n'est plus sur terre. C'est tragique, c'est triste et c'est désolant. Si Bernard-Henri Lévy est mon grand-frère, Philippe Sollers était mon arrière-grand-frère. Sollers, pseudonyme signifiant la profondeur et la ruse, assurait une permanence, tenue avant lui par Voltaire, Hugo, Barrès, Gide, Valéry, Sartre : celle de l'immense écrivain dont on attend la mort pour le statufier, celle du penseur de siècle, celle de celui qu'on hait parce qu'il est supérieur à tout le monde et parce qu'il est libre comme personne. Sollers avait commencé presque timidement, en plagiaire du nouveau roman, et, bien que remarqué sur un malentendu par Mauriac et Aragon – il fallait le faire – pour «Une curieuse solitude» (1958) ou pour «Le parc» (1961), rien n'annonçait, dans la prose encore blanche de ce puceau de l'Essec, les subversions à venir.

Je suis en deuil, et, avant que les machines ne pleurent à notre place, je voudrais rendre hommage à cette œuvre remplie de chaussetrapes et d'épines, de pièges et de dérèglements, d'ironie souvent et d'humour presque toujours. À l'instar de Nietzsche, dont il avait su faire le personnage d'un de ses romans et le sujet d'un de ses essais, Sollers arpenteait les altitudes de la pensée en danseur, par la légèreté. Si sa plume avait commencé par des concessions à la mode, elle sut se tirer une balle dans son propre pied, très vite, en se cherchant elle-même à travers l'écriture expérimentale : «Drame» (1965), «Nombre» (1966), «Lois» (1972) et «H» (1973) ne sont des livres difficiles que pour ceux qui ne les ont pas lus. Leur modernité n'empêche pas leur force ; Sollers, de cette époque maniériste (le virage 1960-1970) est le seul dont la prose surnage, encore fraîche, étonnamment étonnante.

Je ne voudrais pas faire le malin, écrire une «nécro» que pourrait écrire n'importe quel journaliste empressé. Je suis touché dans ma chair ; je suis atteint dans mon Verbe. Je l'aimais, cet homme-là. J'ose croire que c'était réciproque : «Vous progressez,

Soutien à Solidarnosc, l'opposition polonaise, aux côtés de Bernard-Henri Lévy et Marek Halter, en 1982.



Moix. C'est bien. Vous commencez à sentir le soufre. Continuez, continuez. Encore quelques efforts, et vous finirez peut-être par avoir la très mauvaise réputation que j'ai fini par atteindre à force de n'être plus compris par personne. En dehors d'une petite poignée dont vous faites partie.» Si j'adore, si j'idolâtre ma mauvaise réputation, si j'ai tant donné dans l'art de me faire détester, dans la science de me faire molester, c'est grâce à ce solaire génie : il me rassurait sans arrêt. Comment faire comprendre aux imbéciles, de plus en plus nombreux alentour, que la littérature, la seule et la vraie, n'est là que pour percer le mystère de l'Être et serrer la main du Mal, sinon pour le circonscrire, du moins pour le toucher : Sade, Bataille, Baudelaire, Heidegger, Guyotat, Picasso, Gombrowicz, Rimbaud, Lautréamont, tous officiers d'infanterie lancés dans une formidable «guerre du goût», furent bannis, honnis, salis, détestés, ensevelis, maudits, trahis, molestés, souillés, accusés. Ils étaient les frères d'armes de Sollers, qui arrosait leurs tombes tous les matins dès son réveil, pour les en faire jaillir.

C'est Sollers qui, dans son minuscule bureau de chez Gallimard, siège de sa revue «L'Infini» et où il travaillait patiemment à sa postérité, m'a fait comprendre que toute œuvre géniale était aussi sacrée que la Bible, que les écrivains étaient des «voyageurs du temps», passant d'un siècle à l'autre en se moquant des chronologies, et que bien entendu Stravinsky avait influencé Mozart, comme Dante avait tout pris à Joyce. Le génie, institué dans des corps de passage, se moque des dates et de la mort – il passe de branche en branche, à l'infini, justement.

Avec Sollers, on pouvait et on se devait de parler de tout, sans limite, sans tabou, sans

fin : comme personne, il établissait sous nos yeux, et sous les siens étonnés, comme stupéfaits par la propre finesse de leur propriétaire, un lien inédit, quasi miraculeux, entre une encyclique papale et tel aphorisme de Kafka, entre «Tandis que j'agonise» de Faulkner et le transhumanisme, entre la mort du christianisme et une saillie de Lautréamont. La main tourbillonnait dans les airs, en albatros, et le fume-cigarette enserrait un mégot achevant son agonie. Toujours gai, joyeux, avenant, Sollers ne montrait sa dépression que par ses livres, où le ciel bleu, toujours présent, cachait les brumes les plus néfastes – il savait que le bonheur n'existe pas, c'est pourquoi, au lieu de le chercher, il décidait de le vivre quand même.

On le disait «provocateur». C'est le métier d'un écrivain, en quelque sorte, que de sortir de sa propre route : Sollers voyait avant nous ce que nous allions voir, il devinait dans le noir ce que nous ne pensions jamais voir surgir, il pensait avant nous et pour nous ; calmement, allant chercher dans la pensée de ses prédécesseurs de quoi les rendre présents et de quoi penser notre époque, l'auteur de «Femmes» (1983), son seul best-seller, nous éclairait. Provoquer, c'est faire voir les choses autrement, c'est poser un peu partout, dans la société confortable, des sièges éjectables. Sollers lisait le réel avec les yeux d'Homère, de Bach, de Heine, de Hölderlin, de Manet, de Watteau, de Shakespeare, de Bacon, de Lacan ou de Freud, qu'il nous rendait parfaitement contemporains (ils habitaient chez lui, il logeait chez eux).

Bien sûr qu'il croyait au Diable : sinon, à quoi bon écrire ? Le Diable était son seul sujet. Nous avons longuement discuté de l'Enfer dans son bureau saturé de ses œuvres

Sollers voyait avant nous ce que nous allions voir, il pensait avant nous et pour nous



Avec Michel Houellebecq, lauréat du prix Novembre pour « Les particules élémentaires », son deuxième roman, à Paris en 1998.

en poche: c'était pour lui, non une boule de feu, un souterrain de douleurs et de calcinations, le lieu de toutes les brûlures et de tous les cris mais, au contraire, le régime de toutes les glaciations, une caserne de gel, où plus rien ne bouge, où plus rien surtout ne parle. L'Enfer: station terminale où la Parole, ankylosée, engourdie dans la froidure, ne se meut plus, ne s'exprime plus, ne dit plus. Non pas lieu du silence, car le silence est encore parole: mais lieu où plus rien ne se dit, où plus rien n'est à dire, où toute poésie semble, non pas impossible, mais incongrue. Sollers savait à quel point l'écrivain est méprisé, moqué, dénoncé, détesté: il est – j'en sais quelque chose et il n'aura cessé de me l'enseigner – le bouc émissaire d'aujourd'hui, dernier spécimen d'homme (de femme) à glisser entre les doigts des juges, des procureurs, des critiques, des politiques, de tous ceux qui, autrement dit, très loin de Venise où Sollers reprenait son souffle, meurent d'être restés des adultes.

Je ne recevrai plus jamais son dernier roman en date avec une gentille dédicace à l'encre bleue – une si belle écriture, un si beau bleu, quelque chose de marin, car Sollers, s'il n'était pas un navigateur, était un

marin (à moins que cela ne soit l'inverse, je ne sais pas, je ne sais plus). Un écrivain est scandaleux parce qu'il est lui-même: c'est le seul métier au monde à n'être pas un métier; c'est le seul métier au monde à attirer autant d'ennuis – quand on est un véritable écrivain, pas un de ces proto-IA à la Guillaume Musso, Marc Lévy, j'en passe. Pourquoi? Parce qu'un écrivain, aussitôt qu'il n'est pas un homme de lettres, pense: Sollers, poète, était un grand penseur. J'ouvre au hasard un de ses récents chefs-d'œuvre, «Centre» (2018): immédiatement je tombe sur de la pensée: «À l'heure de la "post-vérité", rien ne saurait surprendre. Le vrai est un moment du faux, lequel est lui-même le moment d'un autre faux.» Sans commentaire. Plus puissant, plus précis que l'implexe traité d'un spécialiste de plus.

J'aimais, je vénais, j'adulais, je lisais Philippe Sollers: jamais je n'ai voyagé sans un de ses livres dans les bagages. Dans les moments de grande solitude et d'ultime chagrin: hop, Sollers, et les batteries se rechargeaient. Le lisant, je le savais quelque part à Paris, à New York ou à Venise, continuant à pratiquer l'exercice qu'il préférait depuis l'adolescence: relire les classiques comme s'ils venaient de sortir en librairie la veille, les comprenant comme personne, défrichant dans leurs entrailles des trésors de nouveautés – ce n'était pas seulement le plus grand écrivain français: mais le plus grand lecteur du monde.

Bien sûr que, comme son héros Philip Roth, il méritait le Nobel. Mais ces gens de jury sont des notables: Sollers, irrécupérable, choquait leur confort assoupi et agaçait leurs habitudes à l'heure du croûton dans leur vieille soupe.

Toujours gai, joyeux, avenant, il ne montrait sa dépression que par ses livres

Gallimard ne lui aura pas offert sa Pléiade de son vivant, ce qui sûrement aurait rendu sa fin plus douce, mais nous ne pouvons sérieusement douter que ce sera bientôt chose faite.

Non, Sollers n'est pas pris en sandwich entre des œuvres prétendument illisibles telles «Paradis» (1981) et des recueils d'articles tels «La guerre du goût» (1994): fluide, sa pensée se joue des supports, se moque des désignations et se promène par monts et par vaux – Holzwege, en allemand, pour ce fin lecteur et courageux éditeur de Heidegger, qu'il considérait, à juste titre, comme le plus grand (comme le seul) philosophe depuis Platon. Courage de Sollers: courage de dire ses goûts, de les revendiquer, de les asséner. L'intelligence se pardonne difficilement; elle s'expose

à la vindicte des médiocres aux aguets. Mais avoir du goût, c'est la peine de mort assurée, l'hallali crucial: Sollers, sa vie durant, au prétexte qu'il aura tout tenté, tout essayé pour être Sollers et rien que Sollers, sera voué aux gémonies,

se faisant parmi les aigris, les jaloux et les imposteurs un ennemi définitif par jour. On ne pardonne jamais à celui qui nous fait des cadeaux. Ses livres en sont un.

Cet homme, Philippe Sollers, l'infini fait homme, recevait les inconnus dans son bureau: il suffisait d'être curieux de tout et d'avoir lu la Bible et Proust, un peu Stendhal et beaucoup Kafka pour y être admis. L'entrée, autrement dit, était libre. Nous avons le droit, j'ai le droit, aujourd'hui, de verser des larmes humaines – non pas des larmes post-modernes, mais de vraies larmes. Ou, mieux encore: des larmes vraies. ■



À Venise, sa seconde patrie, pour la parution de son « Dictionnaire amoureux » de la Sérénissime, en 2004.